

pides au fond d'un abîme que surplombent les rochers aux formes fantastique- des causses Méjan et de Sauveterre, qui le dominent souvent de cinq à six cents mètres.

Nos explorateurs avaient bon pied, bon œil, l'avidité de voir et de connaître ; courageux, insensibles à la fatigue, les longues courses à travers un pays coupé de ravins profonds, aux montées abruptes, ne les effrayaient point.

Ils arrivèrent ainsi au bourg d'Espagne, blotti au milieu d'un chaos de rochers aux tons rougeâtres, entouré d'un décor qui défie la palette du peintre le plus habile.

Dès lors, ils passèrent d'un enchantement à un autre. Tantôt ils arrêtaient leurs regards sur une vallée verdoyante où poussaient, à l'abri des vents du nord, des noyers, des amandiers, des vignes ; tantôt se dressaient au-dessus d'eux de gigantesques falaises aux crêtes desquelles se voyaient encore les ruines de manoirs féodaux comme Roqueblave, Castebianc, Charbonnières, qui rappellent les luttes sanglantes dont ils furent le théâtre à l'époque de la féodalité.

Au bourg de Sainte-Enémée, où ils s'arrêtèrent, se rattache une légende qui a d'étranges rapports avec celle de sainte Odile, dont le culte s'est perpétué de siècle en siècle sur une des plus belles montagnes d'Alsace.

Comme la patronne de l'Alsace, sainte Enémée était fille d'un roi mérovingien ; comme Odile, elle se refusa au brillant mariage que voulait son père ; comme Odile aussi, Enémée se déroba aux grands deus pour vivre dans la solitude.

Toutes deux subirent avec un courage héroïque l'épreuve d'une terrible infirmité.

Enfin l'une et l'autre s'éteignirent dans un des établissements de bienfaisance qui devaient perpétuer leur souvenir.

Si Sainte-Enémée n'est pas comme le mont Sainte-Odile le but de nombreux pèlerinages, les éléments d'attractions ne manquent pas pour attirer les touristes dans le pays où elle a vécu. La variété des sites offre constamment de nouveaux motifs à l'admiration : ce sont les donjons, les machicolis du château de la Case, fièrement campé dans une échancre des montagnes du Causse, qui semble s'être écarté pour lui fournir un abri et une ceinture de verdure ; c'est le village de la Malène, tapi dans un ravin où les hauteurs du causse Méjan et du causse de Sauveterre sont tellement rapprochées que le Tarn y trouve à peine passage pour ses eaux d'un vert d'émeraude.

Cependant nos voyageurs n'oubliaient pas le but scientifique de leur mission ; ils prenaient des notes sur la nature du sol, sur la formation des rochers, dont les tons chauds contrastent avec les teintes sombres et grises des montagnes de l'Auvergne.

Ils croyaient avoir épuisé toutes les formules d'admiration lorsqu'ils descendirent en barque le cours du Tarn et s'engagèrent dans une passe resserrée entre deux murailles de rochers, se dressant vers le ciel comme des aiguilles. Arrivés au cirque des Baumes, qui peut soutenir la comparaison avec le cirque célèbre de Gavarnie, ils s'y arrêtèrent dans une muette contemplation, ne trouvant pas de paroles pour exprimer leurs impressions. Ensuite ils s'engagèrent dans les rapides, où le Tarn bondit au milieu des rochers qui en rendent la navigation extrêmement dangereuse. Mais les regards sont si bien fascinés par la troublante beauté du paysage d'une sauvage grandeur, qu'on oublie qu'un coup de gaffe, donné maladroitement par le batelier, peut vous précipiter dans le tourbillon d'écume.

Enfin la mission arriva aux Rosiers, où se terminait l'excursion dans les gorges du Tarn.

— Mes amis, dit M. Fréminy, nous avons assez donné au plaisir des yeux, il est temps de nous rappeler que nous devons rapporter au Ministère des renseignements scientifiques.

Alors commença le véritable et sérieux travail des ingénieurs.

Nous n'avons pas à les suivre dans leurs études géologiques, leurs observations et leurs conjectures sur les révolutions que le terrain avait traversées, sur les temps préhistoriques auxquels il fallait faire remonter la formation des roches.

Nous trouverons plus d'intérêt à pénétrer avec eux dans les cavernes nombreuses, que le temps a creusées dans les falaises des causses, dont quelques-unes seulement ont été récemment explorées.

Nous nous éloignons des bords du Tarn et nous nous trouvons dans les solitudes du causse Noir, à travers lequel bondit le torrent de la Jonte.

Les grottes du Mort, de Nabrigas et quelques autres fournirent à la mission l'occasion de recueillir des ossements, des armes, des objets en fer et un pierre qui appartenaient à l'époque où les populations de la Gaule vivaient encore à l'état sauvage. Mais ce fut surtout dans la grotte de Dargilan que nos explorateurs firent d'intéressantes découvertes.

Quelques années auparavant, en 1880, un jeune pâtre ayant poursuivi un renard, l'avait vu disparaître dans un trou étroit ne paraissant pas avoir une grande profondeur ; il avait allumé à l'entrée un grand feu pour enfumer l'animal, mais avait vainement attendu que le renard, à demi asphyxié, s'élançât hors du trou.

Surpris de son insuccès, il avait élargi l'orifice, s'était glissé à

l'intérieur et avait pénétré dans une immense salle, aux voûtes plus élevées que celles d'une cathédrale, et qui en précédait d'autres.

Quelques touristes ayant eu connaissance de la découverte du jeune berger, avaient voulu pénétrer plus avant ; mais ils avaient été arrêtés par des obstacles qui ne pouvaient être franchis qu'à l'aide d'échelles et d'un outillage dont ils étaient dépourvus ; de sorte que l'exploration de la caverne de Dargilan était encore à faire.

L'entreprise devait tenter nos ingénieurs.

Ils se munirent d'échelles, de cordages, de torches et s'aventurèrent dans des couloirs qui s'élargissaient tout à coup de manière à recevoir un certain nombre de personnes, puis se resserraient de telle sorte que deux hommes n'y pouvaient passer de front.

Parfois, éveillant des échos endormis depuis le commencement des siècles, ils faisaient couler des masses de pierres sous leurs pieds.

La lueur des torches effrayait des oiseaux nocturnes qui se détachaient des voûtes, frôlaient le visage des visiteurs audacieux, qui venaient les troubler dans leur domaine.

La marche à travers les obstacles qui se dressaient à chaque instant sous les pas des ingénieurs n'était pas sans péril ; en glissant sur des pierres polies, ils étaient exposés à des chutes terribles ; mais ils étaient dédommagés de leurs peines par des merveilles que depuis bien des siècles aucun œil humain n'avait contemplées.

Ils s'arrêtèrent éblouis à l'entrée d'une salle immense dont les voûtes dépassaient cinquante mètres de hauteur. Les parois, formées de marbre, de basalte, de porphyre, présentaient à la lueur des torches des tons étonnamment décoratifs. Des stalactites descendaient de la voûte, tantôt sveltes et légères, tantôt massives, et donnaient à cette salle l'aspect d'une nef de cathédrale.

Au fond, une table avait dû servir à des sacrifices humains.

Ils découvrirent dans les angles des haches en silex, des couteaux et beaucoup de ces ustensiles connus avant l'âge de fer.

Des ossements jonchaient le sol ; ils provenaient d'animaux gigantesques depuis longtemps disparus.

Le chef de la mission examina des crânes qui, d'après lui, avaient certainement précédé l'invasion des Celtes dans notre pays.

La grotte de Dargilan offrait tous les éléments de précieuses découvertes qui devaient immortaliser la mission.

Les explorateurs ne se lassèrent pas de la parcourir, et déjà ils avaient fait beaucoup de chemin sans que rien annonçât qu'ils fussent au terme de leur exploration, lorsque, ayant pénétré dans une nouvelle salle, un cri de surprise et d'horreur s'échappa en même temps de toutes les poitrines.

Ils avaient sous les yeux deux cadavres dans un état de décomposition avancée. Les corps, celui d'un homme et d'une femme, étaient enlacés ; des bijoux, des montres d'or, la toilette de la femme annonçaient que ces deux morts avaient appartenu à la classe riche de la société.

Les ingénieurs se rappelèrent alors une histoire qu'un de leurs guides avait racontée.

Deux ans auparavant, un jeune homme de bonne famille s'était épris d'une jeune fille de Marvejols, célèbre par sa beauté ; son amour était partagé, mais une vieille haine séparait les deux familles, comme l'était la famille de Roméo et celle de Juliette.

Après s'être heurtés contre une opposition invincible, les deux amoureux se décidèrent à fuir. On se mit à leur poursuite. Ils se dirigeaient vers la causse Noir dans l'espoir de gagner Millau, puis la Garonne. On allait les atteindre lorsque, brusquement, ils disparurent. Et comme il avait été impossible de retrouver leurs traces, on en avait conclu qu'ils s'étaient noyés dans le Tarn.

Le mystère se trouvait maintenant expliqué : les malheureux jeunes gens, pour échapper à ceux qui les poursuivaient, s'étaient réfugiés dans les grottes de Dargilan ; mais, perdus au milieu de ce labyrinthe souterrain, ils étaient morts de faim.

Ils avaient évidemment pénétré dans les grottes par une issue autre que celle découverte par le jeune pâtre.

Ce ne fut qu'après avoir longtemps marché dans divers sens, que les explorateurs parvinrent à découvrir une lueur qui venait du dehors.

La falaise du causse Noir s'ouvrait de ce côté sur le lit de la Jonte, à peu près à sec une partie de l'année ; la fissure était dissimulée par des broussailles, et de l'autre côté du torrent une muraille de rochers se dressait à pic. Aucun homme n'aurait pu la gravir ou la descendre.

Les ingénieurs s'empressèrent d'avertir les autorités de leur lugubre découverte, afin que les derniers devoirs fussent rendus aux deux victimes de la cruauté de leurs parents.

Alors ils prirent quelques jours de repos, qu'ils consacrèrent à mettre en ordre les objets qu'ils avaient recueillis et à rédiger leurs observations.

Mais plusieurs fois encore ils renouvelèrent leurs visites à cette incomparable grotte de Dargilan.

Le chef de la mission ne paraissait pas aussi étonné que ses compagnons.